

**LES TRADITIONS APOCALYPTIQUES
AU TOURNANT DE LA
CHUTE DE CONSTANTINOPLE**

Collection Varia Turcica

Dernières parutions

KANCAL Salgur, THOBIE Jacques, *Système bancaire turc*, Varia Turcica XXVII, 1995.

KANCAL Salgur, THOBIE Jacques, PEREZ Roland, *Enjeux et rapports de force en Turquie et en Méditerranée occidentale*, Varia Turcica XXVIII, 1996.

DE TAPIA Stéphane, *L'impact régional en Turquie des investissements industriels des travailleurs émigrés*, Varia Turcica XXIX, 1996.

BACQUÉ-GRAMMONT, *La première histoire de France en Turc ottoman*, Varia Turcica XXX, 1997.

HITZEL Frédéric (ed), *Istanbul et les langues orientales*. Actes du colloque organisé par l'IFEA et l'INALCO, Varia Turcica XXXI 1997.

Collectif, *La Turquie entre trois mondes*, Varia Turcica XXXII, 1998.

**VARIA TURCICA
XXXIII**

**LES TRADITIONS APOCALYPTIQUES
AU TOURNANT DE LA CHUTE DE
CONSTANTINOPLE**

**Actes de la Table Ronde d'Istanbul (13-14 avril 1996)
édités par Benjamin LELLOUCH et Stéphane YERASIMOS**

**et publiés par
l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes
Georges-Dumézil d'Istanbul**

**L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE**

**L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9**

© L'Harmattan, 1999
ISBN : 2-7384-8477-8

INTRODUCTION

Les sept chercheurs réunis pendant une journée d'avril 1996 à l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul pour confronter leurs points de vue sur les récits apocalyptiques de la période charnière entre la fin de l'Empire byzantin et le début de l'Empire ottoman n'espéraient pas ouvrir une telle boîte de Pandore. Trois ans plus tard ils ont décidé d'arrêter de figurer leurs textes, renonçant à apprivoiser une matière toujours foisonnante et sans cesse renaissante, pour proposer aux lecteurs un état des lieux à la fin de ce millénaire. Dans ces conditions, faire le point sur l'ensemble des travaux ici réunis est une tâche impossible. Nous ne pouvons tout au plus qu'essayer de tracer le cadre à l'intérieur duquel cette littérature évolue.

La littérature apocalyptique, c'est bien connu, prétend fournir un calendrier de la fin du monde, en énumérant les signes avant-coureurs et en prophétisant les événements qui doivent la précéder. Il ne s'agit pas toutefois de la fin de tout le monde et pour tout le monde, mais de l'effondrement d'une ère marquée par le péché et l'injustice et de l'avènement de temps nouveaux où les opprimés de ce monde seront récompensés. Ce dont il est question, c'est la promesse d'un salut global et terrestre des justes, complétant celle d'un salut individuel et céleste, offert par les religions monothéistes. La fin du monde annoncée est donc presque toujours associée à l'avènement du Messie qui équivaut à l'instauration du royaume de Dieu sur terre. Dans ce contexte les millénarismes juif, chrétien et musulman, s'enchaînent, et les récits, empruntant les uns aux autres, brodent sur la même trame.

Les millénarismes monothéistes sont liés à l'idée de l'Empire, même si cette association est souvent contradictoire ou ambiguë. Les démêlés du peuple d'Israël avec les empires assyrien et babylonien d'abord, séleucide ensuite et romain enfin, ont conduit à la formulation des premiers thèmes apocalyptiques par opposition aux empires terrestres, et par définition impies, voués à la disparition lors de l'avènement du Messie. Les premiers chrétiens attendront tout aussi bien la disparition de l'Empire romain, mais la christianisation de celui-ci posera le problème autrement. L'empereur chrétien, vicair de Dieu sur terre, ira à la fin des temps à Jérusalem pour remettre sa couronne aux mains du Seigneur. Pour les musulmans enfin, l'empire chrétien, c'est-à-dire l'Empire romain d'Orient reste toujours l'ennemi à abattre, même si les Ottomans, en occupant Constantinople, se retrouveront héritiers de Byzance.

La période traitée par cet ouvrage, essentiellement les XIV^e-XVI^e siècles, pendant laquelle l'Empire chrétien d'Orient, Byzance, est remplacé par le dernier grand empire musulman, les Ottomans, est donc aussi cruciale que féconde en récits apocalyptiques. Elle se présente plus spécifiquement comme un creuset dans lequel se fondent des thèmes venus des traditions byzantine, arabo-musulmane, turque, mais aussi occidentale. Ceux-ci sont le plus souvent pris chez l'adversaire et retournés contre lui, ce qui rend encore plus complexe et d'autant plus passionnant le genre du récit apocalyptique.

Celui-ci prend toutefois appui sur des schémas assez simples. La première règle consiste à attribuer le texte à un auteur plus ancien, de sorte que la relation d'événements récents ou contemporains apparaît comme étant du domaine de la prophétie. Ensuite, il faut gérer adroitement le saut du présent au futur. Déjà la coupure est camouflée par l'anté-datation du texte qui fait croire au lecteur que les événements contemporains ont été prédits. De plus, un langage allusif, codé, est utilisé, donnant lieu à plusieurs interprétations et permettant des raccrochages *a posteriori* à des événements survenus après la rédaction du texte. D'ailleurs, s'agissant souvent de chaînes de textes apocalyptiques, des rédactions ultérieures s'ingénient à trouver des explications aux prophéties antérieures avant d'ajouter les leurs.

Au-delà de ces règles le récit verse dans un catastrophisme croissant, commençant par décrire des maux courants de société comme des signes avant-coureurs de la fin des temps, et va *crescendo* vers la déflagration finale. Dans son raisonnement le récit apocalyptique reste parfaitement égocentrique. Les autres n'existent qu'en fonction de nous-mêmes. Les ennemis ne sont qu'une punition de Dieu à cause de nos péchés et ils disparaîtront comme par enchantement quand nous serons absous. Dans ce sens, la contrition distillée par ces textes atténue fortement leur caractère millénariste. Les opprimés sont avant tout des pécheurs et ne seront délivrés que quand Dieu décidera qu'ils ont été suffisamment punis.

Ce canevas élémentaire est rempli par des éléments chariés le long des millénaires, depuis les derniers livres prophétiques de la Bible, Daniel ou Ezéchiel jusqu'à l'orée du XX^e siècle. Les peuples blonds ou roux, dans lesquels les Juifs voyaient les Flaviens, la famille de l'empereur Titus, leur pire ennemi, seront identifiés au XVIII^e siècle par les Grecs ottomans aux Russes, perçus comme des sauveurs. Le thème byzantin du fer des lames des épées transformé en soc de charrue dans l'ère du roi pauvre amenant la prospérité, devient chanson communiste dans la Grèce du XX^e siècle.

La première contribution, celle de Michel Balivet, traite précisément de cette migration des thèmes entre les sociétés byzantine et ottomane, qui se prolonge bien au-delà du remplacement définitif de la première par la seconde, puisque les chrétiens de l'empire turc continuent à se nourrir des vieilles traditions, renforcées par les prévisions

occidentales d'une part, russes de l'autre. Ce premier chapitre de l'ouvrage contient les thèmes qui vont être développés par la suite, sur la longue durée, celle de la confrontation entre chrétiens orientaux et Turcs musulmans. On y trouve ainsi l'amorce des grands thèmes, celui des Peuples jaunes, de l'Antéchrist ou de la Pomme rouge, sans compter les différentes supputations sur la fin du monde.

Irène Beldiceanu reprend la même problématique en changeant de perspective, puisqu'elle se place du côté des musulmans, dans la période de trouble qui va de l'effondrement de l'Etat seldjoukide d'Anatolie à la fin du XIII^e siècle à la consolidation de l'Etat ottoman au XV^e. L'apparition des Mongols, mais aussi le déferlement des tribus turkmènes en Anatolie, bouleverse le fragile équilibre de la société seldjoukide et sa fin prend naturellement des allures de fin du monde. L'apparition du pouvoir ottoman dans un contexte éminemment syncrétique, dans une alchimie des marches entre mondes turc et byzantin est également féconde en thèmes légendaires, dont celui de la veuve noire, développé par ce texte.

Avec Michele Bernardini, on se trouve encore plus au cœur du monde musulman, mais le thème développé ici, celui de la vanité du monde à travers le crâne parlant, est, plus que syncrétique, universel. Ainsi, l'histoire racontée par un auteur iranien et dont le héros est Jésus, nous conduit d'une part vers la symbolique chrétienne — Golgotha, le lieu du crâne — et d'autre part vers la tradition musulmane, les deux se retrouvant dans la Bible, où le crâne pourrait être celui de l'homme originel, Adam. Des origines nous sommes projetés à la fin ultime, la dernière parousie et la résurrection des morts avec le crâne recouvert de chairs qui redevient homme. L'addition finale à l'article est là pour montrer que le thème peut s'enrouler sur lui-même à l'infini.

Marie-Hélène Congourdeau nous ramène au centre de notre sujet : les thèmes apocalyptiques développés au moment même de la passation du pouvoir entre les deux empires, c'est-à-dire avant et après la prise de Constantinople. La chute de la Ville avait tellement été depuis des siècles le signe par excellence de la fin des temps, chez les chrétiens comme chez les musulmans, que son avènement ne pouvait pas manquer de frapper les esprits. Comme, toutefois, il n'y a rien de plus embarrassant que la réalisation d'une prophétie, puisque les conséquences prédites n'en découlent pas automatiquement, il a aussitôt fallu reporter la fin du monde. Le calendrier byzantin, selon lequel la date fatidique du septième millénaire, celui qui conclurait les sept cycles de la création, tombait en l'an de grâce 1492, facilitait ce travail auquel s'employa le premier patriarche grec orthodoxe de la Constantinople ottomane, Gennadios. 1492 n'amena pas non plus la fin du vieux monde, même si, comme nous le rappelle Congourdeau, Christophe Colomb découvrit en cette même année l'Amérique.

L'expansion de l'Empire ottoman conduit la confrontation au sein de l'Europe chrétienne, dont le "boulevard" est à l'époque la Hongrie.

En même temps la vieille rivalité entre le Saint-Empire et l'Empire d'Orient ne fait que se raviver avec l'implantation d'une nouvelle force sur les rives du Bosphore. Les vieux thèmes apocalyptiques remis au goût du jour en Allemagne et diffusés grâce à la naissance de l'imprimerie trouvent donc écho dans cette terre des marches qu'est la Hongrie. C'est cette vision hongroise des thèmes apocalyptiques qui est savamment développée dans l'article de Pál Fodor. Ces thèmes continuent d'être exploités après la conquête ottomane de la Hongrie, en synergie avec ceux de l'adversaire, comme celui de la Pomme rouge.

Parallèlement aux provinces européennes de l'Empire ottoman, où les thèmes apocalyptiques sont nourris par les défaites chrétiennes, les vaincus musulmans des provinces arabes produisent leurs propres récits. C'est au plus célèbre d'entre eux que s'attaque Denis Gril. Ce texte est attribué au célèbre mystique du XIII^e siècle Ibn 'Arabi, alors que le cœur de ses prédictions porte sur la conquête de la Syrie et de l'Égypte par le sultan ottoman Selim I^{er} en 1516-1517, et que d'autres éléments contiennent des informations allant jusqu'à la fin du XVII^e siècle ; c'est un classique de l'anté-datation dont l'auteur s'emploie à démêler l'écheveau.

Le dernier chapitre porte sur la généalogie d'un des thèmes majeurs de la tradition apocalyptique du Proche-Orient, celui de l'arbre de la limite, devenu Pomme rouge. L'arbre symbole du pouvoir qui se dessèche et reverdit selon les fortunes de celui-ci apparaît déjà chez Daniel, mais atteint ses fonctions apocalyptiques de limite, au-delà de laquelle l'ennemi séculaire sera repoussé juste avant la fin des temps, lors des luttes entre Byzantins et Arabes, pour devenir l'Arbre Seul. De son côté les Pommes rouge ou dorée, celle que tient en main la statue de Justinien à Constantinople et celle des rois mages de la cathédrale de Cologne, se conjuguent à travers la rivalité entre Empires d'Orient et d'Occident avant d'être récupérées par les Turcs pour symboliser la limite ultime de leur expansion. Mais la Pomme rouge signifie tout aussi bien le début du recul et c'est ainsi qu'elle sera interprétée aux siècles suivants, par les Turcs d'abord et les peuples qui leur sont soumis ensuite, jusqu'à ce que les Grecs fassent la synthèse entre la Pomme et l'Arbre avec le thème du Pommier rouge, nouveau mythe de la limite.

Les vieux thèmes renaissent ainsi inlassablement et si cette fin de millénaire pourrait paraître étonnamment sage en courants apocalyptiques, le passage de Denis Gril à propos des textes qui ont circulé à l'occasion de la guerre du Golfe, et attribués à Ibn 'Arabi, est là pour nous montrer que le fleuve souterrain court toujours et peut à tout moment faire surface. En attendant, c'est la recherche qui emboîte le pas à la tradition apocalyptique en en constituant, sinon l'ultime, du moins la plus récente version.

Stéphane Yerasimos

Michel BALIVET

**TEXTES DE FIN D'EMPIRE,
RECITS DE FIN DU MONDE : A PROPOS
DE QUELQUES THEMES COMMUNS
AUX GROUPES DE LA ZONE
BYZANTINO-TURQUE**

Je ne suis absolument pas un spécialiste des textes et traditions apocalyptiques mais lorsque l'on étudie d'un point de vue historique les mondes monothéistes judéo-christiano-musulmans, quelle que soit sa spécialité stricte, on ne cesse de rencontrer au détour de ses propres recherches, des textes martelant les annonces des derniers temps, des allusions appuyées concernant telle prophétie abstruse ou telle rumeur populaire génératrice d'exaltation des foules ou de défaitisme collectif. La fréquentation de tels textes est quasi inévitable pour le chercheur en histoire, littérature, religion ou traditions populaires des sociétés médiévales juives, chrétiennes et musulmanes. Ces écrits de chute programmée des Empires ou ces prévisions péremptoires des fins dernières finissent par devenir familières sinon décryptables à celui qui les croise fortuitement au cours d'investigations portant sur des sujets parfois très éloignés de la matière apocalyptique. Le chercheur finit ainsi par se constituer, presque sans s'en rendre compte, un florilège riche et varié de textes à forte teneur eschatologique dont il ne peut que constater l'omniprésence quantitative et l'influence déterminante sur les peuples et les dirigeants des sociétés anciennes.

C'est donc cette rencontre de la matière apocalyptique souvent faite par moi de façon fortuite et involontaire qui explique mon intervention ici ; cette intervention n'a pas d'autre ambition que de présenter quelques-uns de ces extraits porteurs de pronostics, peurs millénaristes et espoirs messianiques, des dynamiques historiques en dehors desquelles bien des options politiques ou religieuses sont mal compréhensibles.

Voici donc quelques réflexions et quelques textes, byzantins, musulmans, turcs, ottomans, occidentaux, où il est question de chutes d'empires, de fins dernières, de restitution terrestre ou de cité céleste : je les groupe par thèmes voisins, par origine culturelle ou par période chronologique, sans aucune prétention à l'analyse exhaustive ni à la représentativité ou à la fiabilité totale de ces extraits.

Dans les Etats chrétiens et musulmans du Moyen-Age, en particulier dans la zone byzantine et turco-ottomane qui nous occupe ici,

quels que soient la nature et le genre littéraire des textes rencontrés parlant de fin, de chute et de restitution, on retrouve, me semble-t-il, un certain nombre d'idées-forces et de croyances, selon les cas, mobilisatrices ou au contraire franchement défaitistes.

Première idée omniprésente même chez les hommes d'action les plus sûrs de leur efficacité politique : rien n'est fait pour durer. Dès leur naissance les Etats traînent avec eux une effluve de mort ; la précarité des constructions politiques, la corruptibilité de toute réalisation humaine aussi justifiée soit-elle, sont dans tous les esprits.

Malgré victoires militaires et essor culturel, puissance des institutions et dynamisme des gouvernements, Etats musulmans comme Empire romano-byzantin se savent condamnés à plus ou moins longue échéance.

Cela apparaît dans le vocabulaire même des différentes langues de la zone byzantine et musulmane : on sait par exemple que le terme "dawla", signifiant en arabe "l'Etat" vient d'une racine (dwl) qui signifie entre autres "tourner, changer, alterner, se succéder" ; le terme est anciennement utilisé pour parler de l'alternance des saisons et dans le Coran (III, 140) pour la succession des bons et des mauvais jours. Même si le sens a évolué et est devenu plus neutre, l'idée implicite subsiste selon laquelle chaque dynastie, chaque peuple occupe le pouvoir chacun à son tour, un tour qui doit inévitablement finir un jour¹.

On pourrait évoquer aussi le mot grec τέλειος qui contient une idée d'achèvement, de perfection, de maturité, mais qui porte également une signification de fin, de terme et de mort (τοῦ βίου τὸ τέλος, la fin de la vie, comme disent les auteurs anciens)².

Cette conscience de l'intime fusion entre l'idée de puissance, d'accomplissement, et l'idée de disparition et de fin inévitable de toute réalisation humaine est, en dehors même du domaine religieux dont nous parlerons ensuite, un présupposé constant de la philosophie de l'Histoire.

Un exemple byzantin d'abord. Au XV^e siècle, l'historien grec Critoboulos écrit pour se justifier auprès de ses compatriotes d'avoir composé une chronique à la gloire de celui qui a détruit Byzance, le sultan ottoman Mehmed II :

"Je prierai mes compatriotes vivants et ceux qui peut-être plus tard le remarqueront dans mon récit historique de ne pas me reprocher d'avoir choisi d'éterniser les malheurs de notre nation... Nous ne sommes pas en effet à tel point privés de bon sens ni si ignorants des choses humaines, que nous ne connaissions point l'inconstance, les infirmités et les anomalies et que nous cherchions dans notre nation seule la santé et la stabilité toujours immuable... Qui ne sait que depuis que les hommes existent, le règne et le pouvoir suprême ne sont pas

1) Lewis (1988), 60-61.

2) Bailly (1894), s. b.

restés toujours chez les mêmes, mais que semblable aux étoiles errantes, le pouvoir suprême a passé de peuple en peuple, de place en place, s'établissant un temps quelque part puis n'y retournant plus. Il n'est donc pas étonnant que l'on souffre maintenant la même chose et que le pouvoir et la fortune quittent les Byzantins pour passer à d'autres comme auparavant il avait passé d'autres à eux, ce pouvoir conservant partout son caractère mobile"³.

Critoboulos à la fin de l'époque byzantine ne raisonne pas différemment de son lointain prédécesseur du VII^e siècle, Théophylacte Simokattès qui à propos d'un Empire d'Orient pourtant alors très solide, envisage comme certaine la fin de l'Empire byzantin "...à laquelle on s'attend quand tout ce qui est sujet à corruption sera dissolu et quand commencera la vie meilleure"⁴.

En cela, les lettrés sont souvent en accord avec le peuple qui scrute sans cesse les signes annonciateurs de la fin de l'Empire et décrypte ces signes dans des manifestations et objets aussi divers que les épidémies, le dérèglement des phénomènes naturels, les apparitions angéliques ou même dans les monuments de la Ville impériale qui sont censés contenir, dans leur morphologie même, les prévisions codées de la chute de Byzance. Ainsi la base de la statue qui s'élevait sur le forum Tauri était gravée de figures, supposées annonciatrices des destinées finales de Constantinople⁵ ; de même la statue équestre de Justinien annonçait par sa position même d'où viendrait l'ennemi qui détruirait l'Empire⁶. On connaît les étranges phénomènes rapportés par plusieurs des sources relatant le siège de Byzance par les Turcs en 1453 : l'ange protecteur des murs de la cité, apparu à un enfant, abandonne sa garde, tandis que, sous la forme d'une langue de feu, l'ange de Sainte-Sophie quitte la Basilique etc...⁷

Tout cela entraîne bien entendu un défaitisme qui mine, selon les auteurs du temps, le moral et les capacités de résistance des sujets de l'Empire grec tout au long de son histoire : ce qui est bien sûr très relatif si l'on songe que les prédictions de chute, attestées dès les premiers siècles de l'histoire de l'Empire, n'empêchèrent pas l'Etat byzantin de subister pendant plus d'un millénaire⁸.

3) Critoboulos, éd. Reinsch (1983), 13-15.

4) Simokattès, éd. de Boor (1887), V 15, 216 sq.

5) *Patria*, éd. Preger (1907), II, 176.

6) Par ex., le voyageur espagnol du XVe s., Pero Tafur, éd. Letts (1926), 141.

7) L'ange protecteur des murs, *ibid.*, 144, 145 ; l'ange de Sainte-Sophie et la langue de feu qui quitte la basilique, cf. le chroniqueur russe Nestor Iskender qui participe au siège de Constantinople dans les rangs turcs, dans Pertusi (1976), I, 282, 283 ; cette idée de lumière divine qui quitte la métropole chrétienne, se retrouve inversée dans les sources turques où c'est la lumière de l'islam qui investit la cité, jusque là plongée dans les ténèbres de l'infidélité ; par ex. Sadeddin (1279/H), I, 419 sq. : "...Les rayons de Lumière de l'Islam chassèrent les armées de l'ombre des temples des infidèles, transformés en mosquées pour les pieux, et les lueurs de l'aube de la Foi dissipèrent les sinistres ténèbres".

8) Ce défaitisme byzantin est enregistré par les sources turques : par ex., l'anec-

Ce défaitisme chronique, les Byzantins le partagent curieusement avec leurs pires ennemis, les Turcs. Dès une époque aussi ancienne que les XI^e-XII^e siècles, les sources byzantines elles-mêmes attestent que des bruits de défaite irrémédiable et de dispersion définitive du peuple turc courent dans les rangs des émirs ennemis de Byzance, en un temps pourtant où le succès des armes seldjoukides, danichmendides ou autres, est quasi constant.

Selon le chroniqueur byzantin Kédrénos, au temps de l'impératrice Théodora (1055-1056), comme l'armée grecque envoyée en Orient contre les Turcs était dirigée par des Macédoniens, "...le bruit courait parmi les Turcs que la nation turque devait être vaincue, ainsi que le voulait le destin, par une armée semblable à celle avec laquelle Alexandre le Macédonien avait vaincu les Perses"⁹. Mêmes sombres prédictions un siècle et demi plus tard, en 1190, où, à l'approche des troupes de Frédéric Barberousse, les Turcs d'Anatolie étaient démoralisés par de sombres prédictions qui leur annonçaient "...que dans un espace de trois ans, une partie d'entre eux périrait par l'épée, une autre fuirait en Perse et que le reste se ferait baptiser. Et ces prédictions avaient tant de crédit que Saladin qui voulait repeupler la Palestine dévastée par la reconquête musulmane, ne trouva aucun Turc qui voulût s'y établir"¹⁰.

Reconquête chrétienne, conversion finale des Turcs au christianisme, ces thèmes se trouvent également dans le discours d'un derviche rencontré par l'ambassadeur castillan Ruy Gonzalez de Clavijo, à Tabriz au début du XV^e siècle, où "...un musulman, un Seyyid, une sorte d'ermite, avait prédit qu'un évêque chrétien, suivi de nombreux fidèles, entrerait bientôt dans la cité, la croix à la main, pour convertir la population à la foi de Jésus-Christ". L'auteur de la prédiction était si célèbre que, toujours selon Clavijo, Tamerlan vint le consulter lors de son passage à Tabriz¹¹.

Au XIII^e siècle déjà, Guillaume de Rubrouck avait entendu dans la région voisine du Nakhitchevan, des Arméniens qui prophétisaient également la venue d'une grande armée chrétienne, la conversion des infidèles et l'installation du nouveau pouvoir chrétien à Tabriz¹².

C'est en Perse aussi que certaines traditions rapportées par l'historien byzantin du XV^e siècle Doukas, situent la défaite finale des Turcs, chassés d'Asie Mineure par une contre-attaque chrétienne¹³.

dote rapportée par le chroniqueur ottoman Münnecimbaşı sur les moines de Saint-Jean Prodrome de Serrès en Macédoine (Margarit Manastiri en turc). Le couvent aurait envoyé des ambassadeurs au premier sultan ottoman, Osman, à l'époque où ce dernier résidait à Söğüt en Asie Mineure au début du XIV^e s. ; l'objectif des moines était d'obtenir des privilèges pour leur monastère, car ils avaient vu dans les astres que la dynastie ottomane ne tarderait pas à dominer l'Europe balkanique : Münnecimbaşı, éd. Ağırakça (1995), 57.

9) Kédrénos ou Cédrenus, éd. Bonn (1838), 611.

10) Dans Lebeau (1776), vol. XX, 210.

11) Clavijo, éd. Kehren (1990), 166.

12) Rubrouck, éd. Kappler (1985), 237.

13) Doukas, éd. Bonn (1834), 290.

Dans les textes dont je viens de parler, certains thèmes sont utilisés, qui renvoient à une symbolique bien connue commune aux Byzantins et aux Turcs : celle de l'arbre et du fruit, le pommier et la Pomme rouge en particulier, le "Κόκκινο Μήλο" des Grecs et le "Kızıl Elma" des Turcs. Le thème a été suffisamment étudié pour insister ici¹⁴. Je ferai seulement quelques remarques sur le thème de l'arbre tel qu'il est traité dans les extraits que je viens de citer.

Dans le texte de Clavijo, la prophétie du derviche de Tabriz concernant la conquête chrétienne se réalisera quand reverdira un arbre sec qui se trouve sur une place de la ville. Et le voyageur castillan d'ajouter que lorsque les musulmans apprirent cela de la bouche du derviche "...ils furent indignés et se dirigèrent vers l'arbre pour le couper. Il lui donnèrent trois coups de hache et ceux qui les portèrent moururent"¹⁵.

Dans les récits de voyage de Johann Schiltberger (fin XIV^e-début XV^e s.) il est aussi question d'un arbre sec qui reverdira lorsque les Chrétiens reprendront le Saint-Sépulcre¹⁶.

Arbre toujours, lié à la prophétie de la défaite des Turcs dans Doukas qui raconte que le peuple de Constantinople en 1453 croyait que lorsque les Turcs pénétreraient dans la ville, un ange descendrait du ciel et remettrait une épée à un pauvre inconnu au pied de la colonne de Constantin en disant : "Prends cette épée et venge le peuple du Seigneur". Aussitôt les Byzantins repousseraient les Turcs et les chasseraient de l'Anatolie"...jusqu'aux frontières de la Perse en un lieu appelé *Monodendrion* (littéralement "lieu planté d'un seul arbre")¹⁷.

Pour en terminer avec l'image de l'arbre, elle sert parfois à désigner Byzance et également le pays des Turcs : Byzance est comparée à un arbre touffu, portant fleurs et fruits, et sur lequel s'abattent oiseaux et bête ; le pays d'origine des Turcs au centre d'une Asie légendaire est quelquefois appelé "pays du Pommier rouge"¹⁸.

Une autre tradition très célèbre d'une défaite musulmane qui surviendra de la part d'un peuple infidèle, est celle des "Banū l- Aşfar", ces "Fils de Blonds" ou de "Jaunes", selon les traductions et les interprétations diverses. Sur ce thème lié aux apocalypses byzantines et musulmanes, je renvoie aux développements de Stéphane Yerasimos dans son livre sur la fondation de Constantinople et de Sainte-Sophie¹⁹. Je signalerai simplement que ces traditions défaitistes sont si vivantes à l'époque ottomane que peuple et dirigeants sont sans cesse à l'affût de prédictions concernant l'époque et l'identité des futurs destructeurs

14) Je renvoie aux recherches de Stéphane Yerasimos sur ce sujet et en particulier à sa communication dans le présent ouvrage.

15) Clavijo, *loc. cit.*

16) Schiltberger, éd. Telfer (1879), 56, 57.

17) Doukas, *loc. cit.*

18) Argyriou (1982), 15, 104 ; cf. aussi les pratiques balkaniques de dendrolâtrie, Stahl (1965), 297-303.

19) Yerasimos (1990), *passim*.

de l'Empire turc : dans le peuple, on suppose que les chrétiens reviendront un vendredi pendant la prière par la Porte d'Or, qui doit pour cela rester murée. Chez les dirigeants ottomans, on cherche sans cesse à déterminer l'identité des Banū l-Aşfar en fonction des turbulences de la politique internationale ; l'interprétation qui finira par prévaloir est que le "peuple blond" ("το ξανθόν γένος" selon l'expression des Grecs ottomans) désigne les Russes dont le Tsar est appelé à l'occasion par les sources turques *al-Malik al-Aşfar*, "le Roi Jaune ou Blond"²⁰.

Mais cette identification n'a pas toujours été la seule : témoin un texte du XVI^e siècle, de l'humaniste français Guillaume Postel, tiré de son "*Thresor des propheties de l'univers*", texte qui rapporte un incident dont fut témoin l'auteur lors de l'ambassade de Jean de la Forest à Constantinople en 1535 :

"Les Turcs ont en espéciale autorité et quasi non moindre que leur Alcoran, un livre de prophéties où il est expressément écrit qu'un prince et un peuple de couleur jaune doivent détruire les Turcs et tous les autres Ismaélites et Muhammedikes, qui vulgairement sont appelés Mahométans. Et de cecy, on peut donner un témoignage indubitable, bien que les Turcs cachent autant qu'ils peuvent, la dite prophétie aux étrangers.

Il advint, qu'étant envoyé pour ambassadeur vers le Grand Turc, Monsieur Jehan de la Forest Auvergnat, et étant avec lui Postel, écrivain de la présente œuvre qui est témoin digne de foi de ce qu'il écrivra ici.

Il advint, dis-je, incontinent à la première audience qu'on accorde à l'ambassadeur de la Forest, durant l'absence du Grand Seigneur qui était en campagne contre le Sophy de Perse, qu'il y eut un des Pachas, gouverneur de Constantinople, qui au lieu de caresser et aimablement recevoir le dit ambassadeur, lui dit qu'il était un espion et un traître qui était venu là non pas pour le bien mais comme explorateur du royaume.

Et pour prouver qu'il en était bien ainsi, il tira de son sein le dit livre secret de prophéties comme si l'ambassadeur qui était chrétien devait y croire autant que lui qui était Turc. Et il commença à dire en présence des autres pachas et gouverneurs, qu'il était absolument certain que Ibn Saphra, c'est-à-dire le Fils du Jaune, était bien le Fils des jaunes fleurs de lys de l'étendard ou écu de France.

C'est un mode de parler arabique et hébraïque que de dire "le fils de quelque chose" quand quelqu'un est en possession de la dite chose, comme le roy de France avec les jaunes armoiries du jaune lys.

Lors, le pauvre ambassadeur, à demi perdu et étonné, voyant que nier le fait ne lui servirait à rien, demanda d'entendre les paroles de la dite prophétie plus complètement, alors le pacha précisa que le Saphra avait des armes de couleur jaune.

20) Lewis (1984), 138.

Lors, l'ambassadeur sachant combien les Turcs sont ignorants de cosmographie et beaucoup plus encore des coutumes étrangères, leur dit : Assurément votre prophétie est vraie, mais ce n'est pas le roi de France qui est le Ben Saphra, c'est le principal peuple de l'empereur Charles qui sont les Allemands dont les lansquenets ont tous les chausses de couleur jaune. Et ceux-là sont les ennemis de votre roi autant que du nôtre. Et je suis venu ici pour enseigner de par mon roi le moyen dont nous détruirons cet ennemi commun. Adonc, le Pacha, prenant son ignorance en paiement, et voyant comment l'ambassadeur disait tant de mal du plus grand ennemi qu'ils eussent, s'apaisa et nous reçut pour amis du Grand Seigneur²¹.

Tant il est vrai que la croyance en une prophétie aurait pu compromettre définitivement l'alliance franco-ottomane sans la présence d'esprit de l'ambassadeur français qui sut faire endosser avec une habileté toute machiavélique l'identité de "peuple jaune" aux Allemands !

Il existe aussi le cas où, convaincus de la fonction messianique d'un mystique juif du XVII^e siècle ottoman, en l'occurrence le célèbre Shabataï Zvi, des derviches turcs "...proclament en public que l'Empire ottoman va périr et que le Royaume doit retourner aux juifs"²².

Le défaitisme à arrière-plan apocalyptique est donc une attitude partagée par Byzantins et Turcs au cours de leur histoire²³.

Mais ces défaites annoncées ne sont pas des catastrophes sans signification : elles sont les prémices de temps nouveaux, que ces temps futurs soient considérés, selon les auteurs et les époques, comme une restitution terrestre ou comme un passage direct à l'ordre céleste et divin. Le renouveau qui succède à la chute est donc aussi une croyance partagée par tous, Turcs comme Byzantins et Occidentaux.

L'un des événements qui couronnera ces temps nouveaux sera le triomphe de la vraie religion et la conversion des infidèles, selon les cas islamisation ou christianisation de tous, avec cependant une variante qui est celle de l'établissement d'une nouvelle religion universelle qui remplacera les précédentes : dans des contextes ou des époques différentes, c'est là l'opinion de philosophes byzantins comme de mil-

21) Postel, éd. Weill-Secret (1987), 253-255.

22) Scholem (1973), 632.

23) Certaines prophéties contrebalancent malgré tout le défaitisme ambiant en encourageant la résistance à l'envahisseur : un pauvre inconnu devait chasser les Turcs de Constantinople à l'aide d'une épée remise par un ange, Doukas, *loc. cit.* ; la contre-attaque chrétienne pour certains, partirait du forum Tauri, Chalkokondyles, éd. Darko (1923), II, 160-161 ; il est aussi question d'un "pauvre roi élu de Dieu qui est endormi et qu'un ange viendra réveiller", Argyriou (1982), 97-98 ; pour le chroniqueur turc Oruç Beğ, éd. Atsız (1972), 108, au moment du siège de Byzance par les Ottomans, en 1453, les prêtres proclamaient que "...d'après ce qu'ils avaient lu dans l'Évangile, la ville ne serait pas prise" ; cf. aussi la tradition de la survie de la ville liée à la statue équestre de Justinien, tradition connue et rapportée par les sources turques : "...le peuple des Romains disait : tant que le cheval de cuivre est en place, la ville nous reviendra", Yerasimos (1990), 115, nt. 183.

lénaristes occidentaux. Evoquons quelques exemples rapides.

Georges Gémiste Pléthon, le philosophe néo-platonicien bien connu, pronostiquait dans les années trente du XV^e siècle qu'une nouvelle religion allait bientôt naître, qui remplacerait le christianisme et l'islam et qui ressemblerait à l'antique religion hellène²⁴. Le contemporain de Pléthon, Georges de Trébizonde, affirmait quant à lui, en 1453, qu'il appartenait au sultan Mehmed II, le tout nouveau maître de la capitale de l'Empire universel, d'unifier les religions concurrentes en une nouvelle croyance elle aussi universelle et valable pour l'ensemble des peuples²⁵. Au XVI^e siècle, Guillaume Postel croit à une prochaine "Respublica Christiana", dirigée par un "Dominus Mundi" ("Empereur Œcuménique" ou *Şâh-i Cihân* sous d'autres cieux)²⁶. Enfin, au XVII^e siècle, le millénariste hollandais Peter Serrarius, très intéressé par le mouvement judéo-ottoman de Shabbataï Zvi, proclamait : "...voilà d'où nous viendra un ralliement universel de tous les peuples du monde. Il arrivera bientôt un tel jugement que tout le monde sera effrayé et que tout culte divin public cessera jusqu'en l'an 1672, mais qu'après sera dressé un culte universel parmi tous les peuples du monde"²⁷.

Bien sûr comme dans l'exemple précédent, des dates sont avancées, souvent d'une grande précision, pour situer dans un futur précis chutes d'Empires et phénomènes eschatologiques, à partir d'exégèses scripturaires et de déductions eschatologiques serrées : ainsi dans cette prédiction de 1534 annonçant défaite des Ottomans et christianisation des musulmans :

"L'étendue et grandeur de l'Empire des Turcs, leurs grands trésors, leurs fréquentes victoires, la gloire de leurs beaux faits, leur enflera le cœur d'espérance et leur fera lever la tête si haut qu'ils estimeront que rien au monde ne pourra leur nuire ni le ciel leur résister. Par leurs conquêtes, ils épouvanteront grandement les chrétiens. Mais enfin Notre Seigneur ne pouvant endurer d'avantage les plaies et ruines des siens, excitera la fureur des Allemands, la vigueur des Hongrois, la milice des Espagnols et les armes des Italiens, et les armera tous contre iceux.

Et sera à la parfin, leur Grand Seigneur en bataille vaincu et occis. Duquel fait la première louange sera donnée au roi de Hongrie (bataille de Mohacs et prise de Bude, 1526). Ainsi que les astres le présentent, toutes les menées qui seront faites contre ce prince des Ottomans, proviendront du conseil, soin et industrie du dit roi de Hongrie. Car la

24) Pléthon déclarait que "...non multis annis post mortem suam, et Machumetum et Christum lapsum iri, et veram in omnes orbis oras veritatem perfulsuram" ; et cette nouvelle religion universelle qui allait remplacer christianisme et islam ne serait pas différente du paganisme antique ("...non a gentilitate differentem"), Legrand (1885), vol. III, 287.

25) Zoras (1954), 95.

26) Dupèbe (1985), 39.

27) Scholem (1973), 346.

maison ottomane tombera en son 13^e ou 14^e prince et ne passera pas l'an du salut 1596. Et là sans faute éprouvera une grande ruine. Et de la mort de l'empereur turc naîtra si grande discorde entre les principaux seigneurs de sa cour, qu'ils se meurtiront les uns les autres et que les étrangers se jetteront sus. Et lors finalement seront vus les Turcs embrasser la foi chrétienne et les chrétiens qui l'avaient reniée, la reprendront. Et les deux Empires seront sous un seul empereur conjoints"²⁸.

Les tentatives de datation des signes de la fin sont omniprésentes dans les textes byzantins et ottomans, turcs et grecs, bien que lettrés, clercs et oulémas soient souvent opposés à de telles prévisions chronologiques : tel écrivain byzantin du VII^e siècle traite ces pronostics de "...vanité affairée" ; tel savant turc du XIV^e estime que ces datations "...proviennent de l'imagination du vulgaire..." et que rien n'arrive de ce qu'ont prévu les prétendus pronostiqueurs²⁹ ; c'est aussi l'avis d'un exégète gréco-ottoman du livre de l'Apocalypse de saint Jean qui écrit qu'il ne convient pas de chercher à connaître les choses inconnues et cachées que Dieu est seul à connaître ces sortes de recherches étant "...le fruit de l'imagination des hommes"³⁰. "...Malheur à nous, s'écrit en 1618 un métropolitain grec, sujet ottoman, nous avons foi dans les oracles et les fausses prophéties ; quel temps perdions-nous avec ces futilités !"³¹. Cela n'empêche pas que la liste est longue des écrits tentant de dater les signes annonciateurs. Quelques cas rapides notés çà et là pour montrer le suivi chronologique et l'universel succès chez Turcs, Grecs et occidentaux, de ces calculs programmant chute d'Empire et fin du monde : un auteur ottoman de la fin du XIV^e siècle signale que, de son temps, les foules turques prévoyaient la fin du monde pour l'an 800 de l'Hégire (soit 1397), au moment même où, curieusement, circulait dans le monde chrétien une "Lettre du grand-maître des chevaliers de Rhodes" qui prévoyait la naissance de l'Anté-Christ pour une date située entre 1385 et 1396³². Les approches de l'an 900 de l'hégire comme celles de l'an 1000 de l'ère musulmane donnent aussi lieu à spéculations chronologiques et troubles populaires³³.

L'Apocalypse de saint Jean est tout naturellement au centre des supputations exégétiques post-byzantines concernant la fin de l'Empire ottoman. Selon la situation politique du moment, les tensions internationales ou la succession dynastique de la maison d'Osman, les commentateurs grecs se perdent en conjectures chronologiques sur la chute du sultanat, présumée imminente. On décrypte le texte johan-

28) Trad. Chavigny (1606), 127-131.

29) Simokattès, *op. cit.* : "πολύσχολος ματαιότης" ; Bedreddîn de Samavna, éd. Yener (1970), 106 : "avâmın hayâlleri".

30) Anastasios Gordios, éd. Argyriou (1983), <66> : "ἀναπλάσματα ἀνθρώπων".

31) Argyriou (1982), 105.

32) Balivet (1995), 104-105 et nt. 23.

33) 900 de l'H., Yérasimos, 197.

nique à la lumière des évènements de son temps : les diadèmes de la Bête sont les turbans ottomans et les sept têtes de ladite Bête sont les sept sultans des origines à la prise de Byzance. Les dix jours de tribulations (*Apocalypse de saint Jean*, II, 10) représentent les dix souverains de la prise de Byzance à Osman II avec l'assassinat duquel (1622) doit, selon Zacharie Gerganos, exégète contemporain de ce sultan, disparaître l'Empire ; aux arguments scripturaires, cet auteur joint des causes politiques et même monétaires, qui confirment les écritures : "Les signes de la disparition prochaine [des Turcs] sont évidents de nos jours, écrit-il ; ils ne remportent plus aucune victoire, il n'ont aucun ordre intérieur, ni aucun respect pour leurs supérieurs...". La destruction des Ottomans ne tardera guère ; l'assassinat de leur roi, le mépris de leur monnaie en sont les signes³⁴.

Les dates de l'écroulement ottoman sont parfois rejetées dans un plus lointain futur, 1795, 1802, 1818, 1876 et même, selon un exégète du XVIII^e siècle, Théodoret de Jannina, bien près de la fin réelle de l'Empire, en 1906 !³⁵.

Les dates contenant un triplement du 6 pour obtenir le chiffre de la Bête, 666, sont souvent mises en relief : pour l'exégète gréco-ottoman, Pantazès de Larissa (mort en 1795), 313 ans après la chute de Constantinople soit en 1766, "... la gloire du Croissant s'obscurcira"³⁶. Ce chiffre de la Bête, les Orthodoxes le retrouvent chez leurs ennemis, Latins comme Turcs : la valeur numérique du mot *λατεινος* est, pour Zacharie Gerganos, de 666 comme, pour Pantazès de Larissa, contemporain de Selim III, qui accorde la même valeur numérique de 666 au nom même du sultan³⁷. L'illuminé juif déjà cité, Shabbataï Zvi, bénéficia des inquiétudes apocalyptiques qui agitaient l'Europe chrétienne des années 1666, période où il se trouvait au plus haut de sa popularité³⁸.

Les Occidentaux se livrent bien sûr aux mêmes jeux que les sujets chrétiens des sultans : pour le dominicain Jean de Viterbe (1432-1502), le sultanat turc s'effondrera sous le septième souverain identifié avec le septième ange porteur de coupe de l'Apocalypse ; pour un *Prognosticon* italien du début du XVI^e siècle, l'Empire ottoman s'écroulera entre 1534 et 1536 ; on y lit que "...la maison ottomane tombera et défailira en sa 13^e, 14^e ou 15^e tête et ne passera pas au-delà"³⁹. Au XVII^e siècle, lit-on dans le Dictionnaire de Pierre Bayle, un vaticinateur que l'on appelait "le Prophète Jean" vint trouver la reine de Pologne "... et essaya de lui prouver par l'Apocalypse que

34) Les diadèmes, Argyriou (1982), 284 ; les sept têtes, *ibid.*, 360 ; les dix jours de tribulations, *ibid.* 164-165 ; Zacharie Gerganos, *ibid.*, 164.

35) *Ibid.*, 362, 363, 369, 499, 500.

36) *Ibid.*, 363, 379.

37) *Ibid.*, 215, 368, 369.

38) Balivet (1982), 55, 56.

39) Ioannes Viterbiensis (1480) ; Chavigny, 130.